

LE PÈRE PEINARD

RÉFLECS D'UN GνιαFF



Abonnements :

Un an, 6 francs.

6 mois, 3 francs.

3 mois, 1 franc 50.

Un numéro tous les dimanches

Bureaux : 120, Rue Lafayette, Paris.

Les bouffe-galette Socialos

Décidément, nom de dieu, les bouffe-galette socialos tiennent à dégoutter leurs électeurs ; — c'est pas moi qui trouverai à redire à ça, foutre non !

Incapables d'aba'tre aucune besogne sérieuse, — vu qu'à l' Aquarium y a rien à foutre pour des bons bougres qui seraient plein de franchise et de bonne volonté, — ils se rattrapent, en roublards qu'ils sont, sur des couillonades plus grosses les unes que les autres.

Y a deux mois déjà que ces sacrés fumistes sont députés ; deux mois qu'ils sont dans la sale turne du quai d'Orsay. — Qu'ont-ils fait ? — Ou même sans aller si loin, qu'ont-ils essayé de faire ?

Thivrier a foutu sa blouse bleue par-dessus sa redingote noire. Il ne se l'est pas foulée en deux mois, il s'est juste occupé des permis de chasse à vingt sous.

Cluseret lui, s'est démanché un peu plus : primo, il a déposé une proposition contre le duel ; il ne veut pas que les bourgeois se fassent du bobo. — Le Père Peinard est d'un avis tout opposé : il voudrait que ces merles-là se foutent des coups d'épées, de sabres, de pistolets, qu'ils s'en foutent à tire-la-rigole, et turellement qu'ils s'écharpent et s'estour-

bissent ; — ça éviterait de la besogne au populò quand viendra le coup de chien, et en attendant ça échenillerait la vieille société.

Deuxièmo, Cluseret désire pour les bouffe-galette *le droit à l'empilage* ; il veut par une loi rendre insaisissables leurs vingt cinq balles. C'est pas trop bête, et ça fera rire jaune les records. Les députés ont déjà les ballades en chemin de fer au grand œil, avec cette loi ils pourront poser des lapins à une foulitude d'honorables commerçants.

Et puis ?... Et puis plus rien, nom de dieu ! En deux mois les bouffe-galette socialos ont accouché de ces trois grandes propositions : primo, la chasse à vingt sous ; deuxièmo, la suppression du duel ; troisièmo, le respect de la braise des députés.

Vous trouvez que c'est pas suffisant ? Foutre comme vous y allez ! Le dieu des crétiens a créé le monde en six jours, et trouvant qu'il avait assez turbiné, a battu sa flemme le septième. — paraît même que sa flemme était si carabinée qu'elle dure encore.

Mais, nom d'un pétard, les bouffe-galette socialos ne sont pas des dieux ! Pas plus *l'arracheur de dents* Ferroul, que le fameux Joffrin. Donc, après s'être fendus de trois propositions en deux mois, il pensent avoir assez bûché et ils se disent que l'heure est venue de battre leur flemme.

Aux bons bougres à dire s'ils sont du même avis.

* * *
Et la question sociale ? vont dire les copains. —

Eh bien, ils l'ont résolu pour eux les chameaux. Les vingt cinq francs les foutent à l'abri de la mistoufle : ils peuvent se frusquer chaudement cet hiver, se payer des ripatons à 12.50, chauffer leur piaule et roupiller comme des bienheureux, emmitoufflés dans l'édredron.

C'est très joli, nom de dieu ! Mais les prolos qui ont voté pour vous, tirent la langue aujourd'hui comme avant.

Les singes n'ont pas changé de caractère depuis votre élection, ils ne sont pas meilleurs garçons qu'ils n'étaient, foutre non ! Aussi grippe-sous que jamais, ils rognent sur la paye le plus qu'ils peuvent. Et comme toujours, non content de s'esquinter a les enrichir, faut en plus, sans soufler mot, endurer leurs fantaisies et leurs insolences.

Heureux encore ceux qui turbinent ! Ceux-là peuvent tant bien que mal se caler les jones et calmer les petits ventres de la marmaille : on s'empiffre de pommes de terre et on liche de l'eau claire.

Mais les malchanceux qui ont la déveine d'être sans travail, ceux-là sont encore plus malheureux : oh, que l'hiver est méchant pour ceux-là, — vrai, c'est à croire qu'il s'entend avec les riches pour faire du mal aux pauvres !

Ce sont vos électeurs, ceux-là ! C'est eux qui se laissant empaumer par vos discours ronflants ont coupé dans le pont, et vous ont bombardé bouffe-galette. A vous entendre, quand vous n'étiez que

candidats, une fois entrés à l' Aquarium vous alliez tout chamberarder.

Autant en emporte le vent! — Vous n'avez chamberardé que la buvette.

C'est comme ça, nom de dieu! Oui, les pauvres amis, vous tous qui trop confiants avez cru en ces langues dorées, faut en rabattre.

Abandonnez les rêveries et les illusions abra-cadabrantes. Ah, vous aviez cru que le bien-être allait vous tomber tout rôti. Vous aviez cru qu'il suffisait de foutre un chiffon de papier, avec le nom d'un socialo, dans la tinette électorale, pour qu'un peu de soleil vienne égayer votre vie.

Hélas non! Le bien-être se gagne à la sueur de notre front, — rien ne vient d'en haut.

C'est sur notre poigne, sur notre courage, qu'il faut tabier pour chamberarder un peu la Société, et remettre les choses en l'état où elles doivent être.

Oui nom de dieu, il s'agit d'avoir du nerf, puis un de ces quatre matins de se lever carrément et d'aller secouer dare dare les puces à toute la fripouillerie bourgeoise et politicienne.

MALHEUR AUX PETIOTS !

Ce qu'il y a de plus horrible c'est de voir les petits pâtir encore plus que les grands de la mauvaise organisation de la Société.

Quand les riches, accaparant les produits, font crever de faim les grandes personnes, ils accusent les malheureux de féignandise, et prétendent que c'est de leur faute.

Bien des niguedouilles se laissent prendre à ces boniments de bourgeois, — mais nom de dieu, quand c'est une gosseline, malingre comme Sophie Grand, y a pas mèche de pousser de mauvaises raisons!

Sophie Grand est toute petiote, elle a seize ans, et tonnerre, elle porte à peu près la moitié de son âge. Bouffer des cailloux et refiler la comète, sale truc pour grandir!

Il y a huit jours, elle rapliquait chez le commissaire des Halles, et a raconté à ce salop sa malheureuse vie:

« — Ma mère est morte il y a trois ans, j'ai été recueillie par un marchand de vin à qui je servais de bonne et qui me donnait deux sous par jour; il vient de faire faillite. Mon père a été condamné et il est mort à la Nouvelle-Calédonie, ma mère est morte elle aussi. Comme je ne veux pas faire comme ma grande sœur qui fait la noce, je suis venue ici. »

— Ah, tu ne veux pas faire la noce, pauvre gosseline, tu ne voudrais pas non plus crever de faim et de froid dans les rues, — c'est bien, on te foutra en prison!

Et elle y est la pauvre fillette, en prison! Elle y est tellement bien qu'elle vient de passer en police correctionnelle pour vagabondage.

Il s'est trouvé un avocat bourgeois, Rollet, un type de la Société protectrice de l'enfance, qui a demandé aux enjuponnés d'attendre huit jours avant de condamner Sophie Grand.

Quand l'occase s'en présente, je veux bien croire que cette concurrence à la Société protectrice des animaux fait son possible pour venir en aide aux loupiots sans famille. Foi de Père Peinard, ce n'est pas suffisant, nom d'une bombe!

Les enfants c'est la graine de l'avenir. Une société qui n'a pas soin d'eux d'une manière épataante, est bonne à foutre en l'air!

Quand la Sociale aura rendu les hommes libres, les plus belles piales, les plus jolies frusques, les meilleures choses seront réservés pour les gosses.

S'il y a des parents qui, pour une raison ou pour une autre, (ce qui ne regardera qu'eux), ne veulent pas donner la becquée

à leur progéniture, il se trouvera des centaines de types pour cajoler les loupisots et leur rendre l'enfance la plus douce possible.

ASSASSIN POUR HÉRITER !

Quand donc, nom de dieu, que l'héritage sera supprimé ? Il n'en tarde bougrement, car y a pas de jour que ce maudit amour de la propriété ne fasse commettre des crimes.

Ah, les richards et les puissants savent ce qu'ils font, en nous fourrant dans la tête la distinction du tien et du mien.

Grâce à ça, les types qui semblent les plus faits pour s'entendre, se donner un coup de main contre les difficultés de l'existence, se regardent avec des yeux mauvais. Les enfants voudraient voir crever les parents au plus vite, afin d'hériter illico; s'ils sont plusieurs à attendre après la mort des vieux, ils se jalourent, bougrement les frangins !

Songez donc, si le cadet n'existait pas, l'aîné n'aurait pas besoin de partager.

Ah, le bon truc que les grands de la terre ont trouvé là, pour semer la haine dans le cœur du pauvre monde ! Grâce à ça, ces bandits peuvent commettre les pires des crimes, nous dépouiller de tout, sans que personne crie contre eux, occupés que nous sommes à nous chamailler entre nous.

* * *
Encore un pauvre gas de l'Aveyron, Albenque âgé dix-neuf ans, qui vient d'être victime de cette satanée rapacité qu'on nous introduit bilisé.

Il était en place dans un domaine près de Bozouls. Cochon de métier, que celui de garçon de ferme ! Ah, mes amis, en voilà des pauvres bougres qui méritent la pitié; ils triment plus que les bœufs, et n'ont pas comme eux à boulotter à leur suffisance. Un morceau de lard rance, du pain noir qui est dur comme de la pierre, des platrées de pommes de terre, — voilà à peu près leur frichti, d'un bout de l'année à l'autre.

Pour roupiller, ils ont l'écurie ou la grange; la plupart du temps ils couchent dans la paille, — quand les maîtres sont bons (cochonne de bonté !) on leur fout un matelas et une vieille couverture.

Quant à leur salaire, il n'a rien d'épatant : quelques pièces de cent sous, qui tombent à la Saint-Jean.

Cette vie n'a rien de rigolot ! Eh bien, y a des pauvres bougres qui ne quittent ce collier de misère que pour sucer les pissenlits par la racine.

* * *
Mais je reviens à mon Albenque. Le type n'avait pas grand goût à ce métier, — n'importe il fallait le faire, pas moyen de boulotter sans ça.

Les parents avaient un petit bien, trop petit pour donner à croustiller à tous, — d'autant plus qu'il y avait deux sœurs, trop jeunes encore pour être casés.

Ses deux sœurs génaient Albenque ! Si elles ne vivaient pas, il aurait tout l'héritage... Quelle diable d'idée avaient eu ses parents; les cochons, est-ce qu'un fils ne leur suffisait pas ?

Tout ça trottait dans sa caboche : Le dégoût du métier qu'il faisait... ces sacrés sœurs qui s'entendaient de vivre... l'héritage qui lui donnerait la terre... Etre proprio ! Oh, c'est le plus grand des bonheurs, y a rien au-dessus de ça... que se disait le type.

Ces ruminements d'idées, qui venaient de l'éducation bourgeoise qu'on nous fout à tous, devaient le conduire au crime : « Je tuerai mes deux sœurs, je serai condamné à dix ans de travaux forcés, et je reviendrai dans mon pays plus riche. Je n'aurai pas besoin de me louer comme domestique. » Qu'il disait à ceux qui voulaient l'entendre.

Et il fit comme il disait, le malheureux ! Le 5 du mois de mai dernier, il va au domicile des parents, les sœurs étaient toutes seules. Il ne fait ni une ni deux, il décharge son revolver sur elles, et les achève à coups de pioche.

Fallait qu'il soit un peu maboule, nom de dieu ! Car on n'est pas de naturel, féroce à ce point-là.

Sa monstrueuse besogne finie, il va à la gendarmerie et raconte une histoire à dormir debout. Turellement on l'a foutu au bloc et ces jours derniers il est passé en assises à Rodez, et a été condamné aux travaux forcés à perpète.

Eh bien, nom de dieu, s'il n'y avait pas des riches pour faire trimer comme des esclaves les fils du populo, Albenque ne se serait pas placé domestique.

En plus s'il n'y avait pas pour foutre la haine dans les familles cette infernale question de l'héritage, si pochétée qu'il soit, jamais il n'aurait songé à tuer ses deux sœurs.

UN BON A PENDRE !

C'est aujourd'hui parfaitement élucidé, cette sacrée épidémie d'*Influenza*, qui vous casse bras et jambes, pour deux jours au plus, a eu son berceau aux magasins du Louvre.

Le 26 novembre les premiers cas ont été constatés, « les affaires avant tout, s'est dit Rousseau, que les employés crevent, que les clients attrapent la maladie, je m'en fous ! — Les affaires sont les affaires. »

Et en salop qu'il est, il a fait faire le silence autour de l'épidémie, quitte à empoisonner tout Paris.

Songez un peu aux conséquences que ça pouvait avoir. A ce moment nul ne savait si la maladie était dangereuse, ou pas. Ça pouvait être le choléra que la crapulerie de Rousseau, laissait s'acclimater au Louvre !

Heureusement l'épidémie n'est pas dangereuse, — mais aussi bien elle pouvait l'être, et alors c'eût été terrible !

Dans cet enfer de puanteurs que sont les Plus Vastes, à toutes les poussières du piétinement, faut ajouter les poussières de teintures qui s'échappent des tissus, ce qui fait un brouillard épais à couper au couteau. A ce brouillard se mêlent la sueur des employés et les fades odeurs des clientes.

Ce méli-mélo n'est pas ragoutant à respirer, il est bougrement propice à vous fourrer toutes les maladies.

Donc, nom de dieu, si le 26 novembre, quand les médecins du Louvre ont eu à soigner par douzaines, les premiers malades, — si, par malheur, c'eût été le choléra au lieu de l'*Influenza*, jugez du crime qu'aurait commis Rousseau ! Il a caché la maladie, il a fermé le bec à tout le monde, histoire de ne pas diminuer ses recettes. — C'est tout simplement monstrueux !

Un type aussi dégoutant est plus crapule que Pranzini. — Qui donc peut songer sans épouvante que grâce à ce mec-là, actuellement il pourrait y avoir à Paris, en moins de trois semaines, quelque chose comme cinquante mille pauvres bougres de claqués !

Voilà ou nous conduit la puissance des capitalistes. Non seulement ces chameaux-là nous plument à gogo, mais encore ils font tout pour nous faire crever.

Rousseau est de la bande, — au jour du chambardement les bons bougres n'oublieront pas sa crapulerie, et au lieu de tomber sur le poil des sergots et des inférieurs qui ne sont que les instruments des gros bandits, de préférence c'est en haut qu'ils cogneront.

LES GRÈVES

Y en a de tous côtés des grèves en ce moment. Ce qu'elles ont de plus rupin, c'est leur allure gigantesque.

Plus on va, plus elles prennent des proportions énormes : on sent que c'est les combats d'avant-poste que les ouvriers livrent aux bourgeois.

En Allemagne, c'est la Westphalie qui est toujours à la tête du mouvement. Les pisse-froids, nom de dieu, se démanchent bougrement pour faire tout tourner en eau de boudin.

Les préfets de leur côté usent leur salive pour faire gober aux ouvriers que les patrons se saignent à blanc. C'est que tonnerre, le gouvernement a le trac, il a peur que la moultarde monte au nez des bons bougres — c'est pour le coup qu'il ne serait pas à la noce !

Dans des endroits, ce montage de coup réussit : des milliers de mineurs continuent à travailler, encouragés qu'ils sont par de nouvelles promesses des patrons (aussi mensongères que les promesses précédentes.)

Dans d'autres endroits, les mineurs ont cessé le turbin, mais quoique bougrement en colère, ils restent calmes, attendant on ne sait quoi.

En Belgique, l'annonce de la grève générale en Allemagne, produit un chouette effet. Dans tout le Borinage, les bons bougres parlent de suivre les copains de Westphalie, si ceux-ci vont carrément de l'avant.

Pour commencer, y a des petites grèves dans plusieurs pays de mines : à Herstal, à Vaux-sous-Chèvremont, etc.

C'est vrai que dans ces grèves partielles, les ouvriers se trouvent toujours roulés ; il leur faut, hélas ! au bout de quelques semaines reprendre le dur turbin. Aussi, nom de dieu, c'est jamais le Père Peinard qui engagera les bons bougres à faire la guerre aux singes de cette façon. — ça m'en fait mal au cœur de voir les ouvriers vaincus.

Quoique ça, à ce fourbi venu de leur propre initiative et de leur misère, les prolos apprennent à connaître leurs vrais ennemis. Quand ils cessent le travail, y a pas besoin de longs raisonnements pour faire toucher du doigt aux aminches l'exploitation dont ils sont les victimes.

Les bons bougres commencent par les grèves bêtes qu'on fait encore aujourd'hui, et finissent par la vraie grève, la Grande ! belle et chouette grève, qui sera l'entrée en danse définitive.

Aussi crèdieu, tout en regrettant que les grévistes ne soient pas assez énergiques, faut les encourager, en leur faisant constamment foutus dedans.

En Angleterre, les ouvriers chauffeurs du gaz de Londres, de Manchester et de Salford ont échoué dans leur coup.

C'est des bons types, mais qui ont un tort c'est de discuter au lieu d'agir. Ils avaient prévu leurs singes de leurs intentions de se foutre en grève à telle date.

De sorte, nom de dieu que ceux-ci très marioles, ont embauché des remplaçants et le jour de la grève les usines ont marché comme avant.

Ah, les couillons ! Comme s'il n'eut pas été plus simple de faire prendre un bain à quelques gros salops dans les baquets de goudron !

Les ouvriers anglais comptent trop sur leurs associations, ils ont beau être des milliers d'adhérents, jamais rien ne vaudra l'initiative et le courage.

En Suisse il vient d'arriver une chose assez drôle, qui va bougrement embêter ces trous du cul de chauvins qui braillent contre les étrangers.

Les typographes de Berne se sont foutus en grève et sont restés sages comme des bécasses.

Les patrons ont fait raplucher des ouvriers des patelins voisins, et maintenant les grévistes se trouvent le bec dans l'eau.

Or savez-vous, nom de dieu ? C'est surtout des *français*, et aussi des belges et des allemands, qui ont été retirer le pain de la bouche de leurs frangins de Suisse.

Que dites-vous de celle-là, tas de fourneaux qui la faites au chauvinisme ?

A Paris, dimanche dernier y a eu une grande réunion, rue de la Montagne Geneviève, organisée par les zigues du bâtiment.

Un tas de chouettes types se sont fendus de flanches commandant la grève générale ; pour finir les bons bougres présents ont approuvé l'ordre du jour suivant que je fous sous les quinquets des copains :

« Les ouvriers de toutes les corporations du bâtiment, réunis salle Octobre, rue de la Montagne-Sainte-Genève, après avoir entendu tous les représentants de toutes les corporations présentes, après avoir examiné les causes du chômage, déclarent devoir faire une propagande active en vue d'arriver à une grève générale, seul moyen d'obtenir l'émancipation véritable des travailleurs. »

Chouette suifard, quand le bâtiment va, tout va !

TOUJOURS LA MISTOUFLE !

Nom de dieu ! encore deux pauvres bougres, les époux Bouvet, qui crèvent comme des chiens.

Le mari, âgé de quarante-six ans, était sans place depuis longtemps. La maladie avait usé ses forces et les patrons qui ne voient dans les prolos, ouvriers ou employés, que des machines à produire, ne se soucient pas de dépenser de la galette pour des machines en mauvais état.

A elle seule, la femme ne pouvait soigner le malade et trouver du boulot pour deux.

Aussi ont-ils pris un parti désespéré. Le matin, le gérant de l'hôtel meublé où ils perchaient, aperçut de la fumée sortant de leur piaule. Il frappe : pas de réponse ; pour lors, il enfonce la porte et que voit-il ? les deux décharnés étendus morts sur leur pieu, pendant qu'un réchaud de charbon achevait de s'éteindre à côté.

La pauvre femme avant de tourner de l'œil avait bâclé la babillarde suivante :

« Mon mari, malade depuis six mois, est incapable de travailler.

« Criblés de dettes, sans ressources, plutôt que de mendier, nous préférons mourir. Nos derniers sous serviront à acheter le charbon qui nous est nécessaire. La vie a été plus que dure pour nous. Les souffrances que nous avons endurées ne peuvent se dire. Nous partons sans regret. »

Et combien d'autres partent comme ceux-là !

Pendant ce temps, les bourgeois donnent des fêtes et les badauds vont devant l'église Saint-Philippe-du-Roule voir passer le duc de Luynes qui, après avoir fait une vie de polichinelle, épouse pour se recaler les millions de Mlle d'Uzès.

Et parmi les grélotteux, les ventre-cieux qui voient passer le cortège tout flambant, pas un n'a eu l'idée de foutre une pierre dans le carrosse.

Allons ! du nerf, foutre ! montrez un peu à ces sales aristos qui font la noce en se foutant de vous que vous n'êtes pas les derniers des couillons.

COUPS DE TRANCHET

Un de moins ! — Un patron boulanger de Tarbes se chailla ces jours derniers avec un de ses ouvriers nommé Lacaze, un zigue de vingt ans.

Emmerdé par son singe, l'ouvrier lui a sauté à la gueule et lui a tellement serré le ki-ki que le patron en est mort.

Ça prouve nom de dieu, qu'il n'y a pas besoin de chercher midi à quatorze heures, — la bonne volonté suffit.

Pauvre troubade ! — A Versailles un soldat de train des équipages s'est fait sauter le caisson. Aux trois-quarts foutu, on l'a porté à l'hospice militaire.

C'est idiot de déguerpier seul ! Il y a tant de sales charognes qui méritent d'être escoffiés....

Contre les placeurs. — Vendredi dernier la Chambre Syndicale de l'alimentation avait organisé une réunion à la Bourse du Travail pour s'occuper des sales crapules qui sous prétexte de placer les garçons de café, les volent horriblement. Y avait du populo, nom de dieu, 1500 personnes, à peu près. Dumay a expédié une habillarde pour dire qu'il allait demander aux bouffe-galette la suppression des bureaux de placement.

Puis d'autres députés sociaux sont venus déclarer qu'il n'y avait pas grand espoir d'arriver à quelque chose par les moyens légaux.

Faut les féliciter de cette franchise. — Mais alors, nom de dieu, que foutiez-vous à l'Aquarium ?

Non, mille bombes, y a pas à compter sur les moyens légaux ! L'hiver dernier les zigues de l'alimentation avaient un truc très chouette pour mettre les placeurs à la raison.

Ils chambardaient leurs bicoques — c'est ce qu'il y a de moins mauvais !

Nantes. — Des copains avaient organisé dimanche dernier au profit des grévistes cordonniers d'une sale boîte, la maison Lemoine, une chouette conférence.

Sébastien Faure s'est fendu d'un discours ou il a prouvé clair comme le jour, que les singes sont tous des crapules, que les gouvernants sont tout au plus bons à foutre dans la Loire, et qu'il faut chambarder la république des bourgeois.

Y avait du populo, nom de dieu, en masse! Tous les types présents, enlevés à l'influence bourgeoise et rendus au raisonnement naturel, ont bu ses paroles comme du petit lait.

BABILLARDE

Mon vieux Peinard,

Les facteurs ruraux sont des bougres qui font de la propagande dans tous les sens : hier comme je me mettais à battre la semelle, celui qui fait le service de mon patelin, glisse sous la porte de ma piaule, un canard bourgeois : *Le Petit Progrès de la Somme*. Ah ! nom de dieu ! que je me dis il faut des pincettes pour toucher ça ; mais reniflant quelque chose d'extraordinaire, je me fouts à lecturer (comme un gosse à l'école de la démoralisation) l'officiel du grand Goblet, tu connais... l'artilleur de Bessèges ? Qu'est-ce que je dégote ? la lettre d'un vilain bougre qui se dit : socialiste, républicain, et puis encore...etc...etc... Pige le truc, voisi son dégoisage ou à peu près :

VILLE D'AMIENS

Citoyens électeurs !

Vous êtes tous des pignoufs. Malgré la profession de foi épatante que j'ai fait insérer dans les journaux à tout faire pour endormir le populo, vous avez préféré donner vos voix à un bourgeois qu'à un malheureux ouvrier tisseur qui vous aurait représenté sérieusement à la Volière des Feuillandes. Vous êtes des ingrats ! Vous oubliez les services que j'ai rendu aux ouvriers de la ville d'Amiens pendant les grèves de 1885. Tas de mufles ! j'avais une jolie montre en or (souvenir de famille) je l'ai vendue pour vous avoir du pain pen-

dant les premiers jours de la grève, plus, voyant vos figures pâles, crevées, d'agonisants et devinant vos souffrances, j'ai encore vendu le joli café que j'exploitais rue St-Leu ; je n'ai même pas gardé une queue de billard pour le chabonais que vous avez fait le 6 août. Les journaux de l'époque sont encore là pour témoigner mon désaveu et mes protestations contre les violences que l'on fit aux honorables MM. Coquel, Hagimont et Mouret, plus, quand vous avez foutu le feu à la maison de commerce de l'un d'eux, je me suis jeté dans le canal pour sauver le pauvre vieux Véchard. Enfin, pour vous je me suis mis sur la paille, c'est tout au plus si je puis vivre sans travailler, nom de dieu ! Je rentre dans mes pénates, mais vous vous souviendrez !

Signé : LEFÈVRE.

Pour que tes lecteurs soient fixés sur le bien fondé de la lettre ci-dessus, il suffira, je pense de leur dire que ce grand philanthrope, comme tous ceux qui aspirent à gouverner le populo, à su se faire des rentes... politiques et... etc... avec la misère des tisseurs en grève (juillet et août 88).

Quand donc nom de dieu ! les exploités politiquement et économiquement ficheront-ils leur pied au cul des salopés qui parlent toujours de dévouement à la cause du populo ?

DUVAVRET.

(9) M. DUGOURDEAU A LA RECHERCHE DU MEILLEUR DES GOUVERNEMENTS

Machinalement, toutefois, il prêtait à demi l'oreille à la conversation de ses deux voisins. Ceux-ci jabotaient entr'haut et bas.

Ainsi, c'est entendu, dégoisait le plus vieux, demain à la Chambre, vous m'attaquerez avec fureur à propos de l'em-

- Entendu.
- Emporté par votre fougue, vous invectivez la droite et

le centre-gauche, vous dénaturez les chiffres, en un mot vous indisposerez toute la Chambre contre vous. Sur ce, je monte à la tribune, je pulvérise votre argumentation et je pose la question de cabinet.

— Soyez sans crainte, de la façon dont je me prendrai pour être battu, je vous garantis au moins cent voix de majorité.

Nom de dieu ! si Dugourdeau n'eût eu déjà une demi-cuite, il eût été édifié du coup sur les beautés du régime parlementaire. Tout pompette qu'il était, cependant, il lui sembla que ce qu'il venait d'entendre dégoiser était passablement canaille. Un petit verre de Kummel étouffa son indignation et donna un autre cours à ses idées.

Dugourdeau sortit, bourré à s'en faire péter la sous-ventrière, et allumant un de ces bûts cigares qui ne sont pas fait pour les gueules de prolos, il se mit à arpenter l'asphalte sans savoir où il allait, perdu dans la délicieuse rêverie qui accompagne une bonne digestion.

Je vous fous mon billet qu'il ne songeait guère à cette heure au gosse qu'il avait à demi assommé ni au paternel du loupot qui s'emmerdait, à dix francs l'heure, au Dépôt de la préfectance.

Mais, rouspétera le lecteur, tu commences à me raser, mon vieux Peinard, en me collant aux fesses de ton Dugourdeau. Il boit, mange, voyage fout des coups de canne sur la caboche des gosses, mais jusqu'ici rien de bien palpitant. Ah ! romancier de malheur faut-il que je t'envoie à ce vieux détritrus de Montépin pour t'apprendre le métier ?

(*A suivre.*)

PETITE POSTE. — R. et T. Marseille. — L. Calais. — R. Valer ce. — J. Reims. — B. Roanne. — D. St-Quentin. — P. Toulon. — Morlanvelz et M. Dijon, par la R. — V. Roubaix. — M. et U. Nantes. — B. Alais. — D. Revin. — reçu galette merci.

L'imprimeur-Gérant, WEIL,
Imp. spéciale du *Père Peinard*, 120, rue Lafayette, Paris.

VENTE EN GROS DU *Père Peinard*

11 rue du Croissant — PARIS

LA RÉVOLTE, communiste-anarchiste
Hebdomadaire, Supplément littéraire tous les quinze jours.

L'ATTAQUE, organe anarchiste

Hebdomadaire — 5 centimes le numéro.

Adresser toutes les correspondances concernant le *PÈRE PEINARD* au nom de l'Administrateur, 120, rue Lafayette, — Paris.

Les nouveaux abonnés recevront gratuitement tout ce qui a paru du *PÈRE PEINARD*.

WEIL, impr. spécial du *Père Peinard*, 120, r. Lafayette, Paris